

QUI PERD GAGNE

Par G.N.C.D. JJR 65



- Hài, s'il te plaît, c'est trop triste, il faut absolument que je me change les idées, allons au bar de l'hôtel.
- Tu as raison, Lucie, rentrons, un verre me fera du bien également. Tiens, il y a des Honda ôm de l'autre côté de la rue, levons le bras.

Ramenés par les deux moto-taxis au 159 de la rue Thủy Vân longeant la plage, ils s'installèrent au bar de l'hôtel Impérial. Le bar était typique de ces nouveaux hôtels de luxe de la « plage de derrière » (Bãi Sau) de l'ancien Cap Saint Jacques devenu Vũng Tàu en 1955. Le style se voulait anglais, témoins le mobilier en bois sombre trop chargé et hésitant entre la période Napoléon III et l'époque victorienne, ainsi qu'un tableau montrant un magnifique pur-sang et dont le cadre doré trop large satisfaisait le goût nouveau riche des parvenus vietnamiens. Quelques touristes, tant autochtones qu'étrangers, y buvaient et bavardaient, attendant visiblement le soir, ce soir de Saint-Sylvestre, car on était le 31 décembre 2010.

Terminant son bloody mary servi par un barman visiblement doué, Hài se tourna vers sa femme rêveuse qui sirotait encore son kir royal.

- Tu vois, ma chérie, c'est fini. Nous avons fait un long chemin, il faut bien qu'il y ait une fin. Je suis profondément heureux .

La voix de Hài s'étrangla subitement. Lucie mit tendrement sa main sur l'épaule de son mari dont une larme commençait à descendre sur la joue. Des clients au bar, trompés par leur apparence et les observant, auraient cru regarder un vieux couple eurasien ému, revenant sur les lieux d'antan et parlant du passé. De fait, autant Hài avait un air vaguement européen avec ses cheveux châtain clair et ses yeux gris, autant Lucie avait une apparence physique vietnamienne avec ses beaux et longs cheveux clairs et ses yeux en amande. Le premier avait effectivement une grand'mère française, sa femme au visage européen avait eu un ancêtre français. Leur habillement ne laissait en revanche aucun doute sur leur provenance : un pays occidental.



Le premier avait effectivement une grand'mère française, sa femme au visage européen avait eu un ancêtre français. Leur habillement ne laissait en revanche aucun doute sur leur provenance : un pays occidental.

Tout avait commencé en 1996, quatorze ans auparavant.

* * *

Hài, remarié avec Lucie, avait largement dépassé la cinquantaine à ce moment là. Pour sa part, Lucie l'avait atteinte. Etabli à Louveciennes et proche de la retraite, Hài s'était vu mettre au chômage par son employeur. Il n'en avait cure : son poste de chef de département lui garantissait une pension très satisfaisante de l'assurance-chômage jusqu'à sa retraite officielle, qui sera elle-même confortable de par son métier très spécialisé. Hài avait veillé à la

sécurité matérielle de Lucie dès leur mariage. Cette dernière avait par conséquent mis fin à son salariat dans un groupe d'assurances.

Ne leur manquait qu'une chose : un enfant. Non pour l'adopter, les services sociaux auraient été réticents à cause de leur âge respectif, mais du moins et simplement pour l'aimer et veiller à sa sécurité matérielle jusqu'à l'âge adulte, ayant ainsi l'impression de voir grandir un enfant qui serait un peu le leur. Bref, le parrainer.

- *Et si on allait voir un orphelinat au Vietnam ?*, avait dit Lucie.

- *Mais oui, ça, c'est une bonne idée*, répondit Hai.

Ils étaient arrivés à Vũng Tàu, ville où ils avaient souvent passés les fins de semaine avec leurs parents respectifs, non à cause de ce souvenir, mais parce que c'est via Vũng Tàu qu'ils sont passés lorsqu'ils avaient décidé de fuir le Viêt Nam, vingt et un ans auparavant, lui à 38 ans, et elle, plus jeune, chacun de son côté.

- *Ainsi, vous êtes partie via le Cap St Jacques ?* avait demandé Hải lors de leur première rencontre, dans un séminaire professionnel, au repas.

Ce souvenir commun les avait finalement rapprochés. Et maintenant qu'ils revenaient au « Cap », ils avaient décidé de choisir un ou deux orphelins pour veiller à leur vie matérielle jusqu'à la fin de leurs études. En somme, les parrainer civilement, mais très étroitement.

La première semaine les avait rendu rapidement perplexes. Les visites aux divers orphelinats de Vũng Tàu et de ceux de Bà Rịa à vingt-cinq kilomètres avaient en effet permis au couple de repérer quelques cas dignes d'attention. Les responsables de ces lieux, de leur côté, s'étaient empressés de leur proposer des enfants peut-être laissés pour compte, quelquefois handicapés, mais tous adorables : nul ne pouvait oublier leur regard à la fois apeuré et plein d'espoir ; quelque part, les enfants sentaient que Lucie et Hải représentaient une planche de salut pour eux.



A Vũng Tàu, à cause de l'âge, le couple avait évité de louer une motocyclette pour leurs déplacements. Les taxis, encore rares en cette année 1996, étaient de plus trop chers, avec de surcroît leurs compteurs souvent « trafiqués ». Non que le couple ne disposât pas d'argent, au contraire, mais la méthode les dégoûtait profondément. Ils avaient donc requis les services d'un cyclo-pousse, nombreux à Vũng Tàu . Le « pousse » arrêté devant leur hôtel, le Rex de la rue Lê Quý Đôn, les avait hélés dès leur sortie de l'hôtel, le tout premier jour. Il était, comme tant

d'autres, un ancien officier de l'armée sud-vietnamienne, maintenant sans aucune famille, considéré comme un non-être par les autorités du nouveau régime, et dont l'âge indéfinissable mais le visage aux yeux rieurs avait immédiatement conquis tant Lucie que Hải. Au fil des jours, les clients comme leur conducteur avaient sympathisé sincèrement. Conscient d'être bien payé (il était retenu pour la journée payée 8 dollars, une petite fortune de l'époque pour lui) et que le couple était là pour vraiment aider des enfants, le conducteur du cyclo s'était pris d'amitié pour eux. Il avait fini par leur facturer seulement 6 dollars par jour, car, à son plaisir gêné, Hải et Lucie l'invitaient systématiquement à déjeuner avec eux dans les gargottes de la rue Quang Trung longeant le front de mer de la plage centrale, le Bãi Trước, « plage du devant ». La vue du cyclo et du couple mangeant de bon cœur ensemble et devisant en vietnamien avait initialement étonné les tenanciers des bistrot et les vendeurs des étals en plein air.

Au fil des jours, la perplexité du couple avait augmenté.

- *Tu as vu comment la responsable de l'orphelinat près de l'aéroport nous a littéralement forcés à accepter le petit Minh, Hải ?*

- *Tu as raison, elle m'a franchement embêté, celle-là. Et toi, as-tu remarqué le manège du responsable de l'orphelinat à l'est de Bà Rịa ? Me demander 2000 dollars pour des soit-disant papiers administratifs, alors même qu'aucun enfant n'était encore choisi ! Je les devinais mauvais, mais quand même ! Attendons, il reste encore un orphelinat à aller voir.*

Ce fut tout vu.

S'étant longuement renseignés chaque soir dans les cafés et les bars auprès des expatriés – et il y en avait car Vũng Tàu était devenu la base arrière confortable de ceux travaillant sur les plateformes pétrolières en mer, bien au large – ils avaient commencé à être informés des diverses arnaques possibles de la part des services sociaux locaux. Car ces expatriés étaient là pour bien gagner leur vie, certes, mais avaient aussi un cœur, et avaient eu les mêmes idées que Lucie et Hài. De même et de son côté, et s'étant enhardi au bout de quelques jours, Vinh (car c'était le nom du conducteur de « cyclo ») avait apporté son lot d'informations, bien souvent étonnantes, toujours tristes, et impliquant parfois des combines honteuses. Il raconta au fil des jours une série de faits troublants, pendant le déjeuner.

Au bout d'un mois, un peu désemparés devant une succession d'actions ambiguës et parfois agressives des responsables des orphelinats, Hài et Lucie décidèrent de rentrer en France pour faire le point.

Quand le cyclo-pousse les déposa à l'embarcadere de l'hydroglisseur pour Saigon, près du jardin public faisant face à l'hôtel Palace, Hài et Lucie furent touchés : le conducteur leur avait apporté un minuscule paquet du meilleur thé qu'il ait pu trouver. Il bredouilla, lui-même ému, en se courbant de la manière la plus sincèrement humble : « Je sais que ce n'est vraiment rien, car je ne peux rien vous offrir d'autre, mais pendant des semaines j'ai mangé à ma fin, j'ai également pu payer un mois d'avance de location de mon cyclo, et j'ai retrouvé un peu de ma dignité grâce à vous. Je ne sais si je vous reverrai. Que Bouddha vous bénisse et vous suive, où que vous soyez. ». Pris par l'émotion, le couple ne put rien dire, et le serrèrent dans leurs bras. Le brave « cyclo » était insensiblement entré dans leur bulle privée.

L'hydroglisseur était déjà loin du quai que Hài et Lucie voyaient encore Vinh avec le bras levé en geste d'adieu.

Trois mois plus tard, Vinh éclata littéralement d'émotion en les accueillant au même embarcadere. Une lettre de Hài et de Lucie lui avait demandé de les accueillir avec son cyclo à telle date bien précise.

* * *

Minuit allait sonner. Soudain, les lustres de la grande salle à manger de l'Impérial clignotèrent, une voix au micro égreña les chiffres fatidiques « 8, 7, 6...1 ! » puis cria « Il est minuit, vive l'an 2011 !!! ». Un brouhaha, des rires et des cris succédèrent immédiatement à la voix du micro. Les couples vietnamiens riaient, les couples étrangers s'embrassaient à bouche que veux-tu, deux vieux Australiens déjà bien éméchés couvraient de baisers le cou de deux jeunes beautés locales, professionnelles de l'amour tarifé.



Lucie et Hài se mirent debout, s'enlacèrent, et éclatèrent en sanglots. Après quelques minutes, assis et ayant essuyé leurs larmes, Hài remplit de nouveau leurs flûtes.

- *Je me fiche pas mal du cholestérol, ma chérie, c'est le nouvel an !*
- *Oui, mais nous sommes de nouveau seuls, mon chéri.*
- *Tu te rappelles sa surprise quand nous lui avons annoncé la nouvelle ?*
- *Comme si c'était hier. Pauvre Vinh, il ne pouvait deviner que nous étions revenus cette année-là, non pour des orphelins, mais pour lui seul.*
- *Oui, en effet, il était devenu sans espoir depuis longtemps.*
- *Tu sais, ce qui m'a le plus remué à ce moment-là ce sont ses larmes quand nous lui avons annoncé que nous avions décidé de le « parrainer ».*
- *Moi, ce qui m'a ravi, c'est la tête qu'il a eue quand je lui ai remis le certificat de propriété de son cyclo-pousse.*

* * *

Les années avaient passé à partir de 1996. Chaque été voyait revenir à Vũng Tàu Lucie et Hài, toujours accueillis par Vinh à l'embarcadere. La première fois, le trio passa trois semaines ensemble, véhiculé en ville fièrement par Vinh,

qui était convié systématiquement au déjeuner d'abord, puis à tous les repas au bout de quelques jours. Il en fut de même à chaque fois d'après. Le couple payait scrupuleusement Vinh pour son travail afin de préserver sa dignité, et ce dernier refusait tout aussi scrupuleusement le paiement : « Vous plaisantez ou quoi ? Vous m'avez offert un cyclo-pousse, vous en payez toujours l'entretien en me remettant une somme à chaque fois que je vous vois, de plus vous me laissez une allocation pour une demi-année à chaque fois. Vous me faites revivre dans tous les sens du terme et vous voulez encore me payer le ridicule effort que je fais pour remercier mes bienfaiteurs en les véhiculant ? »

Et chaque hiver, Hài et Lucie prirent l'habitude de passer également trois semaines, avant d'aller passer une semaine dans une capitale d'Asie du Sud Est. Avec le temps, la Saint-Sylvestre de Vũng Tàu était devenu un rite quasi-familial.

Au bout de 6 ans, voyant le cyclo-pousse subitement diminué par le délabrement de son organisme miné par ses années de détention en camp de concentration après 1975, Hài et Lucie avaient fait bâtir pour lui une maisonnette pourvue de tout le confort nécessaire, le tout pour une poignée d'euros, à peine le centième du prix d'un appartement en France. La maisonnette remplaçait l'appentis loué péniblement par le conducteur du pousse-pousse, et était complétée d'une allocation permettant à Vinh de vivre sans superflu mais sans aucun besoin.

A chaque séjour, Lucie et Hài se faisaient désormais un devoir d'y passer une nuit en compagnie de Vinh tout heureux car devenu inactif. Dès cette année-là, ils convièrent Vinh à les accompagner dans un voyage du nord à l'extrême sud du pays, à la découverte d'un pays natal que Vinh ne connaissait pas totalement. Vinh en fut bouleversé : il redécouvrait des lieux du sud où il a été engagé en opérations autrefois, il admira des paysages et localités du nord encore jamais vus de lui, il redécouvrait le confort d'un voyage avec des amis qui ne lui demandaient rien et qui lui apportaient tout. Il redécouvrait une vie normale, tout simplement. A l'inverse, il apparaissait désormais à Hài et Lucie comme un membre de la famille, aimé, dont on s'occupait avec plaisir et dont on attendait la vue avec joie. L'an d'après, ils l'invitèrent à les accompagner en Thaïlande. Ce fut ensuite Singapour. Suivit Hong Kong. Lucie et Hài l'emmenèrent également pour un séjour en Australie, tout en passant une semaine avec lui à Saigon ou Hué ou Hà Nội, chaque année. En 2009, ce fut au Japon qu'ils l'invitèrent, après une semaine à Cần Thơ. Et dans l'intervalle, des courriels dans les deux sens sur Internet, que Vinh avait pu apprendre à se servir assez rapidement, passé d'officier exige.

- *Mais qu'est-ce qui vous a pris de me prendre en charge complètement depuis 13 ans?* demanda Vinh à son retour de ce dernier voyage. *Comment pourrai-je jamais m'acquitter de ma dette envers vous ?*

- *Simplement parce que cela nous rend heureux, cher Vinh,* répondirent en chœur Lucie et son mari.

* * *

- *Mais bon sang, pourquoi a-t-il voulu se lever l'autre jour ?*

- *Tu dois le comprendre mon chéri, il voulait être debout pour nous accueillir en dépit de son accident cardiaque.*

- *Et alors, il savait bien qu'il ne pouvait plus être debout ! Encore heureux que nous ayons été prévenus sur Internet par le médecin !*

Un long silence suivit. Hài prit sa flûte, la leva, et dit simplement : « A toi, cher Vinh, où que tu sois désormais au royaume de tes ancêtres, c'est notre première Saint Sylvestre sans toi,. Merci, Vinh, de nous avoir apporté la joie »

Puis Hài ajouta, encore ému et regardant tendrement sa femme : « Tu vois, Lucie, il pensait avoir tout perdu, mais nous avons eu la chance d'être venus, il a illuminé notre vie. Nous voulions veiller sur un enfant malheureux, ce fut sur un homme malheureux qui nous a donné son amour en retour. Vinh n'a pas perdu, dans la vie. Au contraire. Qui perd gagne. »

